Опубликовано на Швейцария: новости на русском языке (https://nashagazeta.ch)

Un thriller écologique inspiré de Blake

24.11.2026.



© N. Sikorsky & Claude

Il y a presque exactement huit ans, en novembre 2018, j'ai eu l'honneur et le plaisir d'assister à Montricher à la cérémonie de remise du Prix Jan Michalski de littérature. Ce soir-là, Olga Tokarczuk a reçu des mains de Vera Michalski-Hoffmann le prix pour *Les Livres de Jakób.* Quel flair de la part du jury ! Dès le mois d'octobre de l'année suivante, l'Académie suédoise a annoncé qu'elle décernait à Tokarczuk le prix Nobel de littérature pour l'année 2018.

L'écrivaine polonaise était déjà bien connue du public francophone. Robert Laffont avait publié *Dieu, le temps, les hommes et les anges* et *Maison de jour, maison de nuit*. Chez l'éditeur suisse Noir sur Blanc avaient paru *Récits ultimes* (2007), *Les Pérégrins* (2010) et *Les Livres de Jakób* (2018). Noir sur Blanc a ensuite publié en 2020 *Histoires bizaroïdes* et *Le Tendre Narrateur*, un recueil qui comprend la conférence Nobel de Tokarczuk, puis une nouvelle traduction de *Maison de jour, maison de nuit* (2021), *Jeu sur tambours et tambourins* (2023), *Le Banquet des Empouses* (2024) et *E.E.* (2025).

C'est aussi chez Noir sur Blanc qu'a paru en 2012 *Sur les ossements des morts*, traduit du polonais par Margot Carlier. Libretto vient de le rééditer dans une très belle édition collector. Voilà une agréable occasion de rappeler cet étrange roman à ceux qui l'ont déjà

lu et de le faire découvrir à ceux qui n’ont pas encore rencontré Janina Doucheyko.

Olga Tokarczuk est née à Sulechów, en Pologne. Son père était originaire des confins de la Galicie et de la Podolie, sa mère de la région de Święty Krzyż. Pendant ses études de psychologie à l’université de Varsovie, elle a découvert les travaux du psychiatre suisse Carl Gustav Jung. Elle dira plus tard : « Il me semblait que Jung combinait deux choses qui comptaient pour moi : la confiance en l’expérience et l’intellect et, d’autre part, ces intuitions internes puissantes sans lesquelles la vie serait difficile à avaler, comme un morceau de pain sec. » Dans plusieurs de ses romans, proches du réalisme magique, le quotidien se mêle au mythe. Féministe, militante écologiste (elle a un temps fait partie des Verts polonais) et végétarienne, l’écrivaine prend ouvertement la défense des animaux.

Son goût pour la poésie compte aussi dans *Sur les ossements des morts*. Chacun des dix-sept chapitres s’ouvre sur une citation de William Blake (1757–1827), à qui le roman emprunte également son titre. Rappelons que certains de ses contemporains ont pris le poète anglais pour un fou et que, plus tard, la critique a reconnu la profondeur philosophique et mystique de son œuvre.

Обложка коллекционного издания романа Ольги Токарчук «Веди свой плуг по костям мертвецов» на французском языке. Libretto, 2026.

Il me semble que Tokarczuk a prêté à son héroïne quelque chose de sa propre expérience. Espérons qu’elle s’en est tenue là : l’assurance avec laquelle Janina Doucheyko (un patronyme qui me paraît plus ukrainien que polonais et dans lequel une oreille russe entend *doucha*, « âme ») s’érige en représentante plénipotentiaire du monde animal fait d’abord sourire, puis commence à inquiéter.

Le premier chapitre, « Et maintenant, faites attention ! », s’ouvre sur ces vers du *Mariage du Ciel et de l’Enfer* de Blake.

« Hier soumis, voué au péril de sa route,
L’homme juste allait d’un bon pas au long
De la vallée de la Mort. »

Puis vient la première phrase du roman, qui ferait une bonne blague : « Je suis à présent à un âge et dans un état de santé tels que je devrais penser à me laver soigneusement les pieds avant d’aller me coucher, au cas où une ambulance viendrait me chercher en pleine nuit. »

Dans la traduction russe d’Irina Adelgeim, la majuscule à « Nuit » m’a arrêtée. Une coquille ? Puis j’ai rencontré les Ténèbres, Saturne, les Chevreuils, les Sangliers, les Renards et celles que Margot Carlier appelle les Petites Filles… Dans le texte polonais comme dans les traductions russe et anglaise, Janina donne aux Animaux des majuscules, comme s’il s’agissait de noms propres. (Margot Carlier n’a pas repris cet usage.) Les planètes et les phénomènes naturels y ont droit eux aussi. Tous auront encore un rôle à jouer. Pour l’heure, un voisin inquiet, que Janina a surnommé Matoga, est sur le pas de sa porte. Il vient lui annoncer tout le contraire d’une Bonne Nouvelle : un autre voisin, Grand Pied, a été retrouvé mort. Janina se met à l’ouvrage avec une telle efficacité qu’elle m’a aussitôt fait penser à la Miss Marple d’Agatha Christie. (*Matoga* est un vieux mot polonais qui désigne un spectre ou un monstre.)

Janina vit près de la frontière tchèque, dans un hameau qui se vide presque entièrement

l’hiver. Elle veille scrupuleusement sur les résidences secondaires dont on lui a confié la garde et peine parfois à joindre Wrocław parce que son téléphone bascule sur le réseau tchèque. (Les Genevois connaissent bien le problème avec les réseaux français qui s’invitent chez eux.) Le hameau n’a même pas de nom officiel. Cet anonymat me paraît bienvenu – on imagine aisément ses habitants et les usages du lieu ailleurs. Pour ainsi dire partout.

Dans la vie, je ne crois pas que j’aurais cherché à me rapprocher de Janina. Elle fourre son nez dans les affaires des autres, écrit plainte sur plainte et sait être venimeuse. Mieux vaut ne pas faire les frais de sa langue acérée. En regardant les pieds de son voisin mort, qu’elle ne pouvait pas souffrir, Janina tire cette conclusion : « Ce n’était pas un humain. Il ne pouvait être qu’une forme innommable, de celles qui – selon notre cher Blake – précipitaient les métaux dans l’immensité et transformaient l’ordre en chaos. » Cela ne respire guère l’amour du prochain, vous en conviendrez. Pourtant, dès le paragraphe suivant, la voilà qui prend Grand Pied en pitié. Peut-être sa mère l’a-t-elle abandonné ? Peut-être a-t-il eu une enfance malheureuse ? En quelques lignes, elle voit en lui un démon, puis un homme que la vie n’a pas épargné.

Mon sentiment à l’égard de l’héroïne changeait d’une scène à l’autre. Je comprends parfaitement sa colère devant l’inaction de la police et l’arrogance affichée du Commandant. « Nous sommes la police des humains », explique-t-il à celle que tout le monde prend pour une excentrique. Mais Janina est loin d’être naïve. « La froide ironie est l’arme de l’impuissance », observe-t-elle. Dans ce hameau où la chasse rassemble les gens qui ont de l’argent et du pouvoir, on comprend vite contre qui cette arme lui sert à se défendre. « Pour nous, il n’existe pas de terrain privé, chère madame », lance l’un des riches du coin. Quelle formule pour dire le pouvoir ! Janina n’est d’ailleurs pas en reste. À propos des grosses voitures, elle lâche : « Je suis persuadée que leurs propriétaires ont une toute petite bistouquette et qu’ils compensent ainsi ce handicap. »

Janina n’est pas une provinciale ignorante à qui l’on peut faire croire n’importe quoi, même si elle laisse tourner toute la journée une seule et même chaîne de télévision, consacrée à la météo. (Je ne résiste pas à la tentation de citer ce qu’elle dit de son désintérêt pour les autres médias : « La presse a tout intérêt à nous maintenir dans un état d’angoisse permanent, pour dévier nos émotions des sujets qui nous concernent vraiment. ») Elle enseigne l’anglais aux enfants, cite *Faust* en allemand, traduit Blake et pratique l’astrologie presque en professionnelle. Depuis des années, elle rassemble des dates de naissance et de décès pour voir si un horoscope permet de prévoir quand et comment quelqu’un va mourir. « C’est un projet qui ne bénéficie d’aucune subvention de l’Union européenne. Conçu dans ma cuisine », précise-t-elle. Ses « archives » comptent 1 042 dates de naissance et 999 dates de décès. « Quoi qu’il en soit, je connais la date de ma propre mort et cela me rend libre. » Elle dit aussi : « Cela fait du bien de garder une confiance absolue en quelque chose. » Pourtant, « Je les observe à travers mon angoisse », reconnaît-elle à propos des planètes, et elle ne voit partout que des catastrophes. Janina appelle sa Suzuki Samouraï, tient à préciser qu’elle n’est pas catholique et ne mentionne le mot « Dieu » qu’entre guillemets.

Janina dort mal. Elle prend du houblon et de la valériane le soir, fait des cauchemars et se plaint sans cesse de divers « maux » dont on n’a pas réussi à déterminer la cause, même à l’hôpital. Dans ses lettres à la police, elle expose ouvertement sa théorie selon laquelle les animaux se vengent des chasseurs. On la tient pour une excentrique et personne ne la prend au sérieux. Comment ne pas penser aux faits divers ? Il arrive qu’on apprenne seulement après le drame que les bizarreries du comportement du coupable avaient été

remarquées depuis longtemps, sans que son entourage ni la police y aient vraiment prêté attention.

Janina a manifestement beaucoup lu, du moins dans les domaines qui l'intéressent. Pour convaincre la police d'examiner sérieusement sa théorie, elle avance des exemples historiques assez curieux. Elle invoque notamment l'astrologue de Himmler, qui avait annoncé le danger qui menaçait Hitler. Elle se réfère aussi à la Bible et aux anciens procès intentés à des animaux. Par la voix de son héroïne, Olga Tokarczuk raconte par exemple : « Ainsi, en 1471, un procès se déroula à Bâle contre une poule accusée d'avoir pondu des œufs aux couleurs anormalement vives. Elle fut condamnée au bûcher pour avoir été de mèche avec le diable. » Janina s'indigne de la cruauté humaine, mais elle cite l'affaire comme un précédent : si l'on a autrefois jugé les animaux capables de commettre un crime, pourquoi la police refuse-t-elle aujourd'hui d'envisager cette possibilité ? Intriguée par la poule bâloise, j'ai fait une petite recherche. Dans sa notice du 4 août 1474, le chroniqueur bâlois Johann Knebel emploie le mot latin *gallus*, « coq ». Selon lui, c'est un coq qu'on a livré au bourreau pour avoir pondu un œuf. Knebel ne dit rien d'un procès ni d'une accusation de rapports avec le diable. Alors, coq ou poule ?

Il y a dans ce livre un autre mot qui mérite qu'on s'y arrête. En polonais, *ambona* désigne aussi bien un ambon, la tribune d'où l'on prêche à l'église, qu'un mirador de chasse, d'où l'on guette le gibier qu'on attire avec de la nourriture. Quand, à l'école du village, on présente avec le plus grand sérieux le patron des chasseurs sous l'intitulé « Saint Hubert, un écologiste moderne », et que le curé explique que « grâce à l'abattage systématique du gibier, les chasseurs mènent une action juste », l'ironie tourne, à mes oreilles, à la satire. Je repense alors à Janina et au deuil sans fin qu'elle porte pour chaque animal mort. Un policier lui fait remarquer qu'elle a plus de compassion pour les animaux que pour les hommes. « C'est faux », répond-elle. Elle a de la compassion pour les uns et pour les autres. « Sauf que personne ne tire sur des gens sans défense […] Du moins, pas à notre époque. »

On ne saurait taxer Janina d'indifférence. Tout événement provoque chez elle une réaction vive, qu'elle qualifie souvent de « sainte colère ». Même son propre prénom l'indigne. Elle ne supporte pas qu'on l'appelle « madame Janina » et s'essaie à d'autres prénoms, Emilia et Joanna. Dans son étude du roman, la chercheuse norvégienne Ellen Mortensen devine derrière ces prénoms deux femmes qui ont pris les armes, Emilia Plater et Jeanne d'Arc. L'héroïne nationale française n'a guère besoin d'être présentée. On sait peut-être moins qu'Emilia Plater, l'une des héroïnes de l'insurrection polonaise de 1830–1831 contre l'Empire russe, est célébrée par Adam Mickiewicz dans *La Mort du colonel*. La même insurrection a suscité une tout autre réaction poétique : Alexandre Pouchkine a écrit *Aux calomniateurs de la Russie* à l'intention des députés et des publicistes français qui soutenaient les insurgés et appelaient à une intervention militaire. C'est précisément ce poème que l'on brandit aujourd'hui à tout bout de champ pour accuser le grand poète russe d'avoir soutenu la politique impérialiste de la Russie. (Voilà comment a surgi cet « accent russe » que j'avais cherché en vain dans le livre d'Olga Tokarczuk.)

C'est Irina Adelgeim, chercheuse en littérature et traductrice du roman en russe, qui m'a menée à Dostoïevski. Dans un article passionnant, « Éthique et pragmatique de la liberté : l'auteur, le personnage, le lecteur (Olga Tokarczuk et Janina Doucheyko) », publié en 2024 dans la revue *Études centre-européennes*, elle écrit notamment qu'on peut voir dans le récit de Tokarczuk « une sorte d'allusion ironique à Dostoïevski ». Elle songe à l'emprise croissante qu'exercent sur Janina une idée et sa propre conception du libre arbitre. Elle relève aussi « la naïveté ostensible de bien des propos de Janina », où affleure le caractère

tragicomique du personnage. C’est bien ainsi, je crois, qu’a évolué mon propre sentiment à son égard : Janina m’a d’abord paru comique, puis tragicomique, et enfin tragique. « Il faut bien dire aux gens ce qu’ils doivent penser. Il n’y a pas d’autre solution. Sinon, quelqu’un d’autre le fera. » Ce qui m’effraie dans cette phrase, c’est l’assurance avec laquelle Janina s’arroge le droit de décider pour les autres. Sur cette voie, elle est prête à aller loin. J’y vois la principale question morale du livre : jusqu’où peut-on aller au nom de sa propre conception de la justice ? À quel moment une « sainte colère » mène-t-elle à des actes qui n’ont rien de saint ?

Il y a aussi de l’humour dans ce roman. De l’humour noir, certes. Au cours d’un dîner où l’on parle de la mort d’un autre personnage, l’entomologiste Boros Schneider explique que, d’après les moisissures, le cadavre en était au stade de la fermentation lactique. « Nous étions en train de déguster des pâtes à la sauce roquefort », ajoute Janina, imperturbable. La scène a presque quelque chose de vampirique, vous ne trouvez pas ? De quoi couper l’appétit.

… J’aime les romans policiers, mais jusqu’à la fin ou presque du quinzième chapitre, je n’avais aucune idée de la façon dont celui-ci allait se terminer. Et je suis loin d’être certaine que tous les lecteurs accepteront le dénouement. Mais plus nos avis divergeront, plus il sera intéressant de les comparer ! Quant à savoir si ce livre vaut la peine d’être lu, je n’en doute pas une seconde. Il donne trop à penser pour qu’on passe à côté.

Olga Tokarczuk
Prix littéraire Jan Michalski
Prix Jan Michalski
Prix Nobel de la littérature
William Blake

Source URL: *http://www.rusaccent.ch/blogpost/tokarczuk-sur-les-ossements-des-morts*